

CHAPITRE PREMIER

Et voilà ! Il a fallu que Framus G. Allison perde son sang-froid et gratifie le Whurolan d'un coup de poing sur le nez. L'homme était certes devenu agaçant, mais ce n'est pas cela qui va nous faciliter les choses.

Car le geste de notre ami a été doublement malheureux.

Tout d'abord, en tant qu'ombres du D.A.S. ayant débarqué de l'an 2011 après Jésus-Christ avec des habillements inadaptés, nous voilà déjà en situation précaire de par les nombreuses insuffisances de la préparation de notre mission. Nous ne nous sommes déjà que trop fait remarquer et ne pouvons plus nous permettre d'attirer encore l'attention du contre-espionnage atlanto-martien.

Ensuite, je sais avec certitude que ce Whurolan-là – courtier maritime, commerçant et Dieu sait quoi d'autre –, même s'il ne jouit pas exactement d'une

grande popularité dans la Ville Parfumée, n'en est pas moins une personnalité redoutée. Pas vraiment le genre d'individu dont on moleste impunément l'appendice nasal ! Que l'on soit 187 000 ans avant notre ère ou à notre époque, c'est une faute diplomatique grave.

Malheureusement, n'étant pas télépathe, Allison n'a pu lire les pensées les plus secrètes de l'étranger pour en tirer parti de manière constructive. Sinon, il se serait contenté de serrer les poings.

— Que Krooht-Hook, la puissante divinité des Démons Rieurs, te détruise, hyène galeuse ! vocifère le petit maigrichon.

L'un de ses esclaves, un adolescent musclé originaire du mystérieux Sud noir, a ramassé le bonnet pointu à oreillettes du marchand, tombé suite à la châtaigne. Glissant sur les genoux, il s'approche de son maître et lui tend le couvre-chef.

— *Si la musaraigne s'avise de molester l'Africain, je lui apprendrai à danser*, me fait savoir Hannibal par télépathie.

Sa main repose sur la poignée de son storgha, une épée de taille et d'estoc dotée d'une lame d'acier trempé longue de soixante-six centimètres. Entre les mains d'un combattant exercé, cet objet qui brille si joliment au soleil est une arme généralement mortelle.

Je m'inquiète. Si le sens de la justice d'Hannibal est tout à son honneur, y obéir dans cette ère reculée serait non seulement maladroit, mais catastrophique. Je m'empresse de le rabrouer mentalement :

— *Une ombre du D.A.S. « pour missions spéciales » est censée être nantie de suffisamment d'intelligence et de capacité d'adaptation pour admettre que certaines habitudes brutales et inhumaines puissent être conformes aux us et coutumes locaux ! Je te rappelle que nous sommes dans le passé de l'humanité, très précisément 187 211 ans avant notre temps. Tu dois te conformer aux habitudes du pays !*

« Qu'un esclave soit battu n'a rien d'anormal. Il existe encore ici des êtres pensants qui ne sont pas considérés comme tels mais comme de simples possessions. C'est dommage, mais c'est dans les mœurs. À Whurola, un esclave est un objet, rien de plus ! Alors, retiens-toi !

Hannibal hésite, fusille le marchand d'un regard lourd de menace, mais écarte tout de même sa main du storgha.

— Que ta main pourrisse ! vitupère le gros bonnet.

Il passe sa rage en expédiant un coup de pied à l'esclave à la peau noire. Lequel est cependant assez habile – ou assez entraîné – pour esquiver le choc. Tout en n'omettant pas, fait remarquable, de pousser

un cri de douleur !

Ce jeune homme est un excellent psychologue, comme le sont souvent les gens du bas de l'échelle sociale pourvus d'un bon sens de l'observation : un cri suffit généralement à calmer la colère du maître, surtout lorsque celui-ci est tellement énervé qu'il n'a pas remarqué si son geste brutal a touché sa cible ou non.

Hannibal esquisse tout à coup un sourire. Sa sympathie va à l'adolescent africain.

En ce qui me concerne, je me concentre à fond sur le marchand. Son nom est Hermemec. Il possède une flotte de trente-quatre voiliers qui assurent son commerce de marchandises avec le continent atlante.

Des hommes de son acabit, il en existe plusieurs dans la ville de Whurola avec ses millions d'habitants. Mais, parmi tous ceux qui ont été enlevés avant-hier par les nôtres, celui-là est le seul à avoir reconnu être en étroit rapport avec la centrale du contre-espionnage atlanto-martien. Il n'en garde bien sûr aucun souvenir.

Mon regard se tourne machinalement vers l'extrémité de la longue péninsule en forme de faucille qui réduit de plusieurs kilomètres la largeur du détroit de Gibraltar.

Là se dressent les boucliers de protection à haute énergie du fort martien de défense spatiale, que les

autochtones de la ville tiennent pour la résidence des dieux.

Mais nous, nous en savons bien plus ! Ce fortin est en réalité un des éléments du système de protection cosmique de la Terre, monde que les Martiens connaissent sous le nom d'Okolar III.

Ce n'est rien de plus qu'une des installations planétaires, mais pour les quatre millions d'humains habitant Whurola à cette époque, les dômes blindés composés de métal-MA ont une signification autrement importante.

C'est là que siège le Martien commandant en chef de la défense locale, du nom de Branaghan, auquel est subordonné l'Atlante Hedschenin, le chef du contre-espionnage.

Le natif de la planète rouge est naturellement d'une formation scientifique et militaire sans commune mesure avec celle de son auxiliaire terrien. Nous tenons cependant Hedschenin pour un homme très compétent et très calculateur. Nous connaissons aussi la teneur de sa tâche actuelle, qui consiste principalement à empêcher les activités d'espionnage – apparemment à l'échelle mondiale – d'autres extra-terrestres : les Denébiens.

Loin au-dessus de nous, dans l'espace interplanétaire, les derniers combats font rage entre la flotte martienne et les agresseurs venus du système de la

géante Deneb. Pendant presque un siècle, ces deux grandes puissances galactiques n'ont cessé de tenter de s'exterminer mutuellement. Nous, humains venus de l'an 2011 après J.-C. jusque dans ce lointain passé à bord d'une machine temporelle martienne, savons que la quatrième planète est sur le point de perdre cette guerre cosmique de la plus tragique des manières.

Pour le commandant en chef des Martiens, l'amiral Saghon, même s'il pressent déjà le déclin de son peuple, ce n'est pas aussi évident – pas encore.

C'est pourquoi il a conçu une puissante arme secrète à retardement, qu'il a fait construire et installer en un lieu inconnu. Une arme qui doit, dans un futur rapproché, donner finalement la victoire à son monde.

Naturellement, le succès de cette entreprise modifierait complètement le futur de la Terre, et l'humanité telle que nous la connaissons au 21^e siècle n'existerait probablement jamais ! Aucun de nos horribles conflits du 20^e siècle, aucune de nos guerres anciennes n'aurait jamais lieu, simplement parce que l'humanité qui, dans *notre* Histoire, a effectué ces actes n'existerait pas.

Nous avons pourtant évolué, et sommes disposés à assumer toutes les faiblesses de *notre* passé. Nous avons appris à vivre avec cette idée, et maintenant

nous nous efforçons d'atteindre le statut idéal d'une Humanité enfin unie.

Ce qu'il adviendra de cette Humanité si une arme martienne dont nous ignorons tout est activée 187 000 ans plus tôt, nul ne le sait. Ce qui est sûr, c'est qu'elle ne pourra exister sous la forme que nous connaissons dans la première quinzaine du mois de mars 2011 après J.-C. C'est ce qui a motivé notre action.

Bien des doutes ont néanmoins été soulevés. Certains philosophes ont émis l'hypothèse que la Première Humanité – donc l'humanité atlante – ne serait pas mieux lotie si Mars gagnait la guerre et continuait à administrer la Terre en tant qu'une de ses colonies.

Je dois néanmoins admettre qu'en pareille circonstance il n'y aurait probablement pas de retour à l'âge de la pierre ! Il est certain que si cette guerre galactique n'avait pas conduit à la disparition de l'Atlantide, les humains auraient pu atteindre le niveau de la civilisation grecque ou romaine au moins cent cinquante mille ans plus tôt.

Le Grand Déluge a eu pour conséquence de faire régresser l'Humanité, pourtant déjà bien avancée sur la voie de la civilisation, jusqu'au stade paléolithique – au même niveau que l'homme de Néandertal qui vivait encore sur d'autres parties du globe.

Nos experts ont débattu du pour et du contre. Évidemment, c'est notre volonté d'existence qui a prévalu au final. Sacrifier l'Humanité du vingt et unième siècle pour attendre passivement son remplacement par les suites d'un événement provoqué 187 000 ans plus tôt était tout bonnement impensable.

Mon regard revient sur Hermemec. L'armateur-commerçant me propose un excellent navire en tout point conforme à notre demande, pour un prix très intéressant. Nous avons en effet besoin d'un moyen « contemporain » de quitter Whurola la Parfumée (qui se situe dans le sud de l'Espagne de notre temps, à peu près à l'emplacement de la péninsule de Tarifa et de la ville du même nom), car il est hors de question de gagner le continent atlante par des voies invérifiables : nous nous ferions immédiatement repérer et tomberions sans tarder entre les griffes du contre-espionnage atlanto-martien. C'est pourquoi nos sous-marins nucléaires basés à Er Rif sont inutilisables, tout comme les hélicoptères fraîchement arrivés.

N'importe quel Atlante du niveau d'Hedschenin aurait tout de suite vu sa méfiance éveillée. Depuis que nous nous sommes de toute façon fait remarquer, notre mission, déjà hasardeuse au départ, est à présent une entreprise désespérée.

Aussi suis-je censé être un prince des pays du Nord, souverain d'un peuple barbare vivant dans les neiges éternelles. On m'a fait revêtir cette identité car ici on se méfie très peu des barbares nordiques. Je me nomme donc Rodkon, prince des Perkes, et je suis supposé avoir pillé un croiseur martien qui s'est écrasé dans mon pays – ce qui explique ma possession de nombreux appareils à haute technologie.

Ce genre de choses fait l'objet d'un fructueux commerce dans l'immense Whurola – au marché noir, cela va de soi. Les Martiens ne l'ignorent pas, mais ils ferment les yeux sur cette activité somme toute trop insignifiante pour justifier de poursuites par leur justice militaire. Au contraire : cela contribue à la pacification des tribus terriennes, qui y voient une marque de la bienveillance des « dieux ».

Et l'importation des matières premières les plus importantes – depuis les régions sauvages du Nord, du mystérieux continent noir et de ce qui s'appellerait plus tard l'Asie – en est d'autant plus développée.

Les Martiens sont donc suffisamment avisés pour ne pas réprimer pénalement l'activité des trafiquants whurolans. Ils ne font intervenir leurs services de contre-espionnage que s'ils soupçonnent des armes énergétiques dangereuses d'être tombées entre les mains des primitifs d'Okolar III. Ce qui arrive de temps à autre, car ces radiants bien pratiques font

partie de l'arsenal de la plupart des astronefs abattus.

Mais même alors, ils recourent à une tactique qui ne fait pas appel à la force : les armes de destruction massive sont confisquées aux barbares avec le sourire, et c'est aussi avec le sourire que ceux-ci sont « dédommagés » par l'octroi d'autres produits martiens – inoffensifs ceux-là – tels que radiocommunicateurs, instruments chirurgicaux, écrans vidéo, et bien d'autres bibelots.

Si, malgré tout, la Défense de Saghon déniche des nids d'espions, ceux-ci sont neutralisés avec toute la dureté requise. Nous en avons fait l'expérience ! Il nous a fallu à cette occasion déployer tous nos talents de diplomates et nos capacités d'acteurs joints à une planification réglée au quart de poil par le D.A.S. pour ne pas finir broyés entre les serres du contre-espionnage atlanto-martien. On m'avait pris pour un messenger de la centrale denébienne de Nitrabyl, une ville des contrées nordiques à présent détruite.¹

Dissiper ce soupçon, en prouvant qu'il ne s'était agi que d'une ressemblance extérieure avec le véritable messenger, avait bien failli faire capoter toute l'opération. Si nous nous en sommes sortis sur le fil du rasoir, il en est résulté une situation incompatible avec notre stratégie d'infiltration initiale : nous sommes devenus célèbres ! Et à présent, deux jours

¹ Cf. *Destination Atlantide* (D.A.S. N° 40)

seulement après ces tribulations, voilà que se pointe ce Hermemec pour me proposer de lui acheter un bateau très convenable.

Je devrais normalement sauter sur l'occasion, car la disposition d'un voilier apte à naviguer en haute mer est vitale pour notre mission.

La question de l'équipage peut se régler aisément. L'achat de marchandises à négocier n'est pas non plus un problème. En fait, le principal danger n'est autre que ce petit maigrichon, dont nous sommes certains qu'il figure depuis belle lurette sur la liste noire du contre-espionnage atlanto-martien.

Le 10 mars 2011 – nous nous basons ordinairement sur notre temps réel – nous avons été dérangés par un voleur dans l'auberge du dénommé Racalte. L'individu s'est toutefois fait reconnaître comme un agent denébien peu avant de mourir. J'avais, il est vrai, « laissé tomber le masque » pour gagner sa confiance.

Il m'a notamment fait savoir qu'un armateur whurolan me proposerait un bon navire, mais que je ne devais surtout pas accepter, car le vendeur serait un agent de liaison de la résistance atlante contre l'occupation martienne. Sous surveillance.

Quelques heures plus tard, nous avons été victimes d'un second quiproquo, et en outre enlevés.

Pour l'une comme l'autre affaire, le chef de la

Défense Hedschenin s'est montré réservé, ce qui n'a pas laissé de nous inquiéter. Il appartient en effet aux Atlantes dotés d'un blocage psi, ce qui nous empêche de le sonder télépathiquement. Ses pensées nous restent donc inconnues, à Hannibal et moi. Dans ce genre de situation, seule la psychologie du D.A.S. peut encore aider. Par quel bout prendre cet homme plutôt madré ?

Les deux fois il a surgi à l'improviste, et bien trop rapidement ; signe qu'il détenait sensiblement plus d'informations que nous ne l'aurions souhaité.

Si l'une ou l'autre de ses enquêtes lui a appris que le marchand Hermemec est membre de la centrale d'espionnage de Whurola, il serait suicidaire de commercer avec l'armateur. Nous ne sommes déjà que trop exposés !

Quoi qu'il en soit, à cette réflexion apparemment frappée au coin du bon sens s'en superpose une autre dans mon esprit. La question se pose : comment une personne innocente est-elle censée réagir à une offre aussi avantageuse faite par un armateur dont elle ignore la mise sous surveillance par le contre-espionnage ?

Je cogite avec un peu trop d'intensité : Hannibal Othello Xerxès Utan, l'ombre active la plus extravagante du D.A.S., a naturellement capté télépathiquement le cours de mes pensées.

Je note que le nabot prend une profonde inspiration. Du coup, son bonnet pointu glisse de son crâne pour lui tomber sur les yeux, ne trouvant un point d'appui que sur l'arête de son nez. Une fois de plus, Hannibal fait plus ridicule qu'impressionnant.

— *T'es pas fou ?* résonne sa voix mentale dans mon cerveau second. *Hedschenin n'attend que cela : que tu acceptes la transaction. Il sait depuis longtemps que le marchand est un indicateur. Grand, ce gars est un mort en sursis ! S'il n'a pas déjà été arrêté, c'est dans l'espoir qu'il trahisse involontairement ses commanditaires. Et je ne tiens pas à être classé comme tel. Le fort de défense spatiale est sans nul doute excellemment équipé question matériel d'interrogatoire.*

Je ne donne pas suite à sa tirade. Et ce pour une bonne raison.

Le Dr Kenji Nishimura, officiellement un étranger venu des glaces du lointain Est, vient de surgir de la descente de la cabine du voilier. Son lourd sabre courbe, une arme peu courante à l'époque atlante, pend à sa large ceinture de cuir ornementée.

Ce qui attire mon attention n'est pas l'apparition de Kenji, mais bien sa précipitation.

Nous nous tenons sur l'un des quais maçonnés avec talent de l'immense cité portuaire, devant l'emplacement d'accostage du trois-mâts à vendre.

Pour le moment, nous n'avons procédé qu'à un examen extérieur : le profil de la coque, la qualité du bois utilisé, les superstructures et le gréement.

Seul Nishimura a disparu dans les profondeurs du navire, avec Naru Kenonewe – qui joue toujours au représentant du peuple noir et surdoué des Phoriens –, pour essayer d'y localiser d'éventuels matériels d'écoute miniaturisés posés par la Défense. C'est pourquoi nous avons pris le risque de l'équiper de détecteurs à haute performance du D.A.S., sans lesquels il n'aurait pas eu l'ombre d'une chance de repérer le moindre micro espion.

Me concentrant sur son esprit, je reçois un flot de pensées incompréhensibles. Toutes témoignent cependant de son excitation. C'est donc qu'il a découvert quelque chose !

Hannibal me jette un coup d'œil furtif. S'apercevant de mes traits figés par la concentration psi, il s'empresse de détourner l'attention des autres personnes présentes – le petit et moi ne sommes malheureusement pas encore capables de gérer deux activités simultanées sans risquer d'éveiller les soupçons sous une forme ou sous une autre.

Kenji s'efforce évidemment de me communiquer sa découverte, mais cette fois c'est un échec : il ne pense pas avec assez d'intensité pour me permettre de capter l'information de manière intelligible. Je lui

adresse le salut du maître, comme il incombe à un prince perke du lointain Septentrion quand il désire être instruit par un subalterne.

Nishimura renonce à ses tentatives de rapport télépathique.

Il se penche, quitte le pont arrière, saute sur le pont principal et de là rejoint la large passerelle. Celle-ci, fortement inclinée en raison de la différence de niveau entre le pont du bateau et le quai, est munie sur un côté d'un garde-fou constitué d'un cordage.

Kenji se faufile entre les compagnons de Hermemec avec la rustrerie typique d'un barbare. Kenonewe, le gigantesque major commandant d'un groupe de pilotes de chasse africains, lui emboîte le pas.

Les cicatrices tribales de Naru, qui lui couvrent tout le front, sont rien moins que discrètes. À l'époque où nous nous trouvons, il a endossé l'identité d'un de ces Phorosiens surdoués qui vivent dans la partie ouest du continent noir ; un peuple auquel les Martiens font volontiers appel, formant ses représentants par hypnopédie pour les assigner sur leurs astronefs de combat comme équipage de renfort.

Naru Kenonewe, officiellement connu ici sous le nom de Taahrko, tient de la main droite sa grande

hache de guerre à double tranchant dont l'extrémité du manche est taillée en triangle aux arêtes aussi tranchantes qu'un poignard. Il n'a aucune peine à faire dégager le passage pour le Dr Nishimura.

Kenji me rejoint. Ses cheveux noirs et gras dépassent de son casque de cuir garni de fer. Cela fait un moment qu'ils n'ont pas été lavés, on s'en rend compte rien qu'à l'odeur. Je fronce machinalement le nez.

Il s'adresse à moi en anglais, mais avec un accent extrêmement guttural. Pourquoi, dans cette époque, nous serions-nous compliqués la vie à utiliser une autre langue ? L'anglais peut très bien passer pour un des idiomes perkes.

Hermemec me lance un regard scrutateur, tamponne une fois encore son appendice nasal ensanglanté et rajuste son couvre-chef, marque de son rang.

L'éventaire de ses pensées s'étale devant moi comme un livre ouvert. Il se demande avec perplexité pourquoi je n'ai pas encore accepté son offre.

Il me reste présentement deux options : soit je rejette sa proposition avec dédain, soit je l'accepte. L'une et l'autre représentent de gros risques.

Or, si je veux pouvoir reprendre contact avec la résistance atlante, il faut que j'arrive là-bas à bord d'un navire de cette sorte.

Je fais quelques pas sur le côté avant de questionner Nishimura.

— Des systèmes d'écoute, là-dedans, Kenji ?

Il jette un coup d'œil alentour, les yeux étrécis. Deux serviteurs du marchand, vêtus de costumes chamarrés, un long poignard glissé à la ceinture, s'éloignent d'un pas hésitant.

— Rien de ce genre, Monsieur, me surprend l'Asiatique. Le bateau est propre, mais nous avons cependant détecté des signaux. Le marchand est un émetteur radio vivant – à son insu. Chaque mot prononcé par lui ou quiconque à proximité est capté par des micros apparemment ultrasensibles. La puce doit être cachée quelque part dans ses vêtements. Prudence ! La Défense nous écoute, cela ne fait pas l'ombre d'un doute.

Je le dévisage, la mine inexpressive, puis mon regard se tourne vers le voilier. Kenji est suffisamment instruit pour saisir la signification de mon geste oculaire, qui lui en dit long.

Hermemec se rapproche. Ses traits ridés sont tendus, ses petits yeux sont scrutateurs.

Plus loin, sur ma gauche, une querelle éclate entre les équipages de deux autres navires marchands, dégénérant en une fraction de seconde en une rixe sauvage. Un Nordique barbu s'effondre à terre, un sang noir coulant de son épaule lardée de coups de

poignard.

Deux Whurolans équipés de paralysants martiens – des représentants de la police urbaine – passent nonchalamment près du blessé. Ce genre d'incident ne les concerne pas.

Le soleil du matin darde ses rayons sur le vaste port naturel enclos par la péninsule en forme de faucille. La forêt des mâts, vergues et gréements des navires mouillés dans le port masquent la vue du fort martien ; je chasse aussitôt ce dernier de mes pensées.

Mon regard glisse sur la droite, du côté où se dressent les murailles des fortifications de Whurola. Ce sont les plus massives que j'aie jamais vues.

Un étrange attelage apparaît sous l'immense arche de la porte de la tour orientale du port.

Il s'agit d'un grand véhicule plat, au plancher de bois, mais dont les roues sont en fer. Courant sur des rails posés par des techniciens atlantes, il transporte ainsi d'énormes charges. Six taureaux, énormes bêtes apparentées à l'aurochs préhistorique, tirent le wagon. Deux hommes uniquement vêtus de pagnes, de vigoureux gaillards de l'arrière-pays de Whurola, entament de l'autre côté du passage un impressionnant rituel de magie.

Ils conjurent le levier de fer d'un aiguillage avant de le basculer sous les regards de nombreux specta-

teurs qui observent un silence respectueux. Puis l'attelage s'ébranle à pas pesants, et le wagon, obéissant, emprunte la voie ferrée nouvellement assignée.

— Krooht-Hook est le maître des Arts Secrets, hurle le commandant de la garde du portail – une armoire à glace.

La pointe de son épée est appuyée contre la gorge d'un étranger à la peau sombre.

— Lui seul maîtrise la magie du fer qui achemine, s'empresse de répliquer le marin.

La lame s'écarte de son cou. Il vient de sauver sa peau – probablement pour la énième fois –, même s'il n'a pas affirmé sa croyance en la divinité supérieure des Démons Rieurs.

Des scènes semblables, nous en avons vu ces deux derniers jours sous les formes les plus diverses. Nul ne gagnerait à ne pas vouloir jouer le jeu.

(...)